

Platon

Platon, mode d'emploi : écriture et philosophie dans le *Phèdre*

Létitia Mouze

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

I. Introduction : La critique de l'écriture dans le *Phèdre*

1) Le mythe de Theuth

L'évaluation de l'écriture à la fin du *Phèdre* de Platon s'ouvre sur un mythe célèbre. Il rapporte que l'écriture est un art (*technè*) inventé par un certain Theuth¹, et présenté par lui comme

« la science (*mathèma*) qui rendra les Egyptiens plus savants (*sophôterous*) et qui leur donnera plus de mémoire (*mnèmikôterous*) : le remède (*pharmakon*) de la mémoire (*mnèmès*) et du savoir (*sophias*) a été trouvé »².

¹ J'omets ici naturellement beaucoup de détails significatifs pour m'en tenir à ce qui est essentiel à mon propos.

² 274e4-7 (je cite le *Phèdre* dans ma traduction (ici légèrement modifiée) parue en 2007 au Livre de Poche, collection « Les classiques de la philosophie » ; je signalerai les modifications que je lui apporte éventuellement).

Thamous, le roi-dieu auquel Theuth présente son invention, en juge tout autrement : l'écriture versera non la mémoire, mais bien l'oubli dans l'âme de ceux qui l'auront apprise car ils

« négligeront leur mémoire parce que, faisant confiance à l'écriture, c'est de l'extérieur par des empreintes étrangères, et non de l'intérieur par eux-mêmes qu'ils se remémoreront (*anamimnèiskemenous*) les choses »³.

Selon Thamous, l'écriture ne rendra pas non plus les Égyptiens plus savants :

« Du savoir (*sophias*), c'est l'apparence (*doxan*), et non la vérité (*ouk alètheian*) que tu procures ainsi à tes disciples (*toîs mathètaîs*) : lorsque grâce à toi ils auront beaucoup lu (*poluèkooi*) sans avoir reçu d'enseignement (*aneu didachês*), ils donneront l'impression de pouvoir juger de beaucoup de choses (*polugnômes einai doxousin*), alors que dans la plupart des cas ils seront dépourvus de jugement (*agnômes*), et pénibles à fréquenter, car ils seront devenus des pseudo-savants, et non des savants (*doxosophoi gegonotes anti sophôn*) »⁴.

L'« apparence de savoir » (*doxosophia*)⁵, c'est, à la fois et indissociablement, l'opinion (subjective) que l'on sait, et l'apparence (objective) que l'on donne à autrui de savoir. Ainsi, ceux qui, grâce à l'écriture se croient *sophoi*, se trompent, et manifestent ainsi leur double ignorance : ils se trompent sur eux-mêmes, en se croyant tels, c'est-à-dire en se prenant pour des dieux, en ne prenant pas la mesure et le sens de leur « humanité », et ils se trompent aussi – erreur qui est d'ailleurs la condition même de la première – sur ce qu'est la *sophia*, incapables de voir que sa nature même en fait la chasse gardée des dieux. Ceux qui les croient savants commettent la même double erreur : ils croient que des êtres humains pourraient être savants, et ils manifestent ainsi l'ignorance où ils sont quant à la nature de la *sophia*.

L'apparence de savoir que procure l'écriture est le résultat de la lecture : ceux qui se croient savants, et qui paraissent savants, sont ceux qui lisent, et qui, ayant (beaucoup) lu, s'imaginent (à tort) que cela suffit à les rendre savants. La thèse exacte que Platon défend ici est donc que lire ne rend pas savant, et que ceux qui lisent ne sont pas des savants, parce que c'est uniquement par et dans le rapport de maître à disciple qu'il y a enseignement et éducation. La nécessité d'un maître tient à l'incapacité de l'écrit à expliquer :

« Celui qui s'imagine qu'il laisse derrière lui son art gravé dans l'écriture, et celui qui le recueille en pensant que quelque chose de clair et de solide pourra sortir de ce qui est écrit, ces deux-là sont pleins de naïveté. (...) Il y a en effet dans l'écriture quelque chose de terrible, Phèdre, qui la rend réellement semblable à la peinture : les rejets de la peinture, en effet, se tiennent debout comme s'ils étaient vivants, mais si on les interroge, ils restent solennellement muets. C'est la même chose pour les discours : on pourrait croire qu'ils sont intelligents et qu'ils parlent, mais si on les interroge en voulant comprendre ce qu'ils disent, c'est toujours une seule et même chose qu'ils signifient »⁶.

C'est l'incapacité dialogique du texte écrit qui le rend obscur, et inapte à enseigner : il n'est pas un *dialogos*, ce qui veut dire qu'il ne peut rendre raison de ce qu'il dit, ni l'expliquer. Le texte est muet parce que parler, c'est s'adresser à quelqu'un qui en retour peut répondre, et c'est répondre à ses questions. Ce mutisme, c'est-à-dire le fait qu'il ne soit pas un véritable *logos*, rend le texte inapte à produire de la *sophia*.

3 275a3-5 (je modifie ma traduction).

4 275a6-b2 (je modifie ma traduction).

5 Ce substantif, que l'on peut tirer de l'adjectif *doxosophoi* employé par Platon en 275b2 (cf. la citation qui précède), apparaît dans le *Sophiste* (231b7).

6 275c-d (ma traduction légèrement modifiée).

Il présente un second défaut : livré à tous, il ne sélectionne pas ceux auxquels il s'adresse, incapables de distinguer entre ceux qui peuvent le comprendre et ceux à qui il ne convient pas :

Lorsque, une fois pour toutes, il a été écrit, chaque discours s'en va rouler partout, sans distinction, aussi bien auprès de ceux qui le comprennent qu'auprès de ceux auxquels il ne convient pas : il ne sait pas dire auprès de qui il doit ou non aller⁷.

S'adressant de la même façon à tous, il est incapable d'enseigner et d'éduquer, car, comme l'a établi la seconde partie, le bon orateur, et donc le bon enseignant, est celui qui, connaissant les différents types d'âmes et les différents types de discours, sait adapter son *logos* à celui auquel il s'adresse⁸. Il sélectionne donc ceux auxquels il parle et parle à chacun d'une manière spécifique, fondée sur le caractère, l'*èthos*, de l'interlocuteur⁹.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

⁷ 275d9-e3.

⁸ 271c sqq. : « Puisque le discours a le pouvoir de conduire l'âme, il faut que celui qui veut devenir un rhéteur sache combien il y a d'espèces d'âmes. Or il y en a tel ou tel nombre, de telle et telle sorte. (...) Une fois ces distinctions faites, on passe aux discours : combien il y en a d'espèces, et de quelle sorte est chacun. Cela étant, pour la raison que j'ai dite, tels hommes sont persuadés par tels discours de telles choses, tandis que tels autres, pour d'autres raisons, ne sont pas persuadés ».

⁹ 272d.